

leur mauvaise mine, parce qu'elles ont aussi à travailler dans la cheminée. Mais le goût ne vous trompe pas sur leur compte, et elles ne sont pas, en effet, destinées à servir de nourriture. Celui qui s'aviserait de déjeuner, de dîner et de souper avec des médécines, ne serait pas longtemps à s'en apercevoir.

Je vous ai dit, au surplus, tout à l'heure : *presque toujours*, et ceci s'applique à nous autres hommes, qui avons imaginé mille artifices pour mettre en défaut nos gardiens naturels ; qui glissons en cachette des voleurs dans une société d'honnêtes gens : du poison, par exemple, dans du sucre, comme on le fait trop souvent avec ces affreux bonbons verts et bleus, auxquels je garde rancune de vieille date, parce qu'ils m'ont empoisonné un camarade que j'aimais bien, quand j'étais petit. Ceux-là passent effrontément devant le portier qui n'y voit rien, monsieur le sucre cachant le drôle derrière lui.

Et puis, nous sommes quelquefois assez peu sages pour ne pas laisser au portier le temps de faire son examen. Nous avalons gloutonnement, sans goûter, et tout ce monde, qui entre en courant, force, comme on dit, la consigne. A qui la faute ensuite, si les voleurs se trouvent établis dans la maison ?...

Mais les animaux ont plus d'esprit que nous.

Regardez votre petit chat, quand vous lui présentez quelque bon morceau qu'il ne connaît pas, avec quelle précaution il avance tout doucement son museau pour se donner le temps de réfléchir ! Puis, comme il touche délicatement du bout de la langue l'objet inconnu, une fois, et deux fois et quelquefois trois ! Et quand la fine pointe de la langue est allée ainsi à plusieurs reprises aux renseignements (notez que c'est là le grand poste d'observation de son portier, comme du nôtre), alors seulement il se décide à avaler. Pour peu que les renseignements lui paraissent suspects, il n'y aura pas de : *mimi* / qui tienne ; toutes vos invitations les plus tendres n'y feront rien, et il tournera d'un autre côté.

A la bonne heure, au moins, voilà un petit animal qui comprend dans quel but il a reçu le sens du goût, et qui en fait un usage raisonnable. Ce n'est pas comme bien des enfants de ma connaissance, qui mettent étourdiment dans leur bouche tout ce qui leur tombe sous la main, sans prendre

seulement la peine d'y goûter, et qui s'épargneraient souvent de bonnes coliques, sans parler du reste, s'ils étaient aussi raisonnables que le petit chat.

Voilà donc le côté vraiment utile du sens du goût ; mais son côté agréable, qui vous est suffisamment connu, n'est pas non plus à dédaigner, même au point de vue de l'utilité.

Savez-vous bien, entre nous, que cela serait assez ennuyeux de manger, si l'on ne sentait rien en mangeant, et je me représente toutes les peines qu'auraient les mamans pour persuader aux petites filles qu'elles doivent dîner et souper, s'il s'agissait seulement de remuer les mâchoires, sans plus. Que de combats ! que de larmes ! Et, pour laisser là les petites filles qui ne sont pas toujours les plus désobéissantes aux volontés du bon Dieu, combien d'hommes ne se soucieraient qu'à demi d'interrompre leurs occupations pour aller, pendant une demi-heure, frotter leurs dents les unes contre les autres, s'il n'y avait pas un plaisir attaché à cet exercice, assez peu récréatif en lui-même. Allez, ma chère enfant, sans cette récompense accordée à l'homme qui mange, l'humanité, qui ne se nourrit déjà pas trop bien, en masse, se nourrirait bien plus mal encore ! Et il faut pourtant qu'elle se nourrisse, et bien, pour s'acquitter convenablement ici-bas de la mission qu'elle a reçue d'en haut.

Récompense ! je vous ai dit le mot. Cela vous paraît drôle qu'il faille donner une récompense à l'homme qui veut bien manger. Eh bien ! Dieu a été plus généreux que vous. A chaque devoir, imposé par lui à l'homme, il a joint un plaisir pour le récompenser de l'avoir rempli et que de choses à vous dire là-dessus si vous étiez plus grande.

Pour le moment, je me bornerai à vous faire une comparaison.

Quand une maman suppose que sa petite fille n'est pas assez raisonnable pour faire d'elle-même une chose qui est pourtant indispensable, apprendre à lire, faire une couture, et tout ce que vous savez bien, elle vient à son secours avec des récompenses, et lui donne un joujou, quand elle a bien travaillé. Eh bien ! Dieu n'a pas eu assez de confiance dans la raison de l'homme pour lui laisser le soin de veiller seul à l'accomplissement des nécessités de la nature humaine. Derrière chaque besoin, il a mis un joujou, et, en abattant le besoin, l'homme trouve le joujou.